



HAL
open science

Guerre du climat ? Le concept de guerre culturelle à l'aune de la controverse climatique

Jean-Daniel Collomb

► **To cite this version:**

Jean-Daniel Collomb. Guerre du climat ? Le concept de guerre culturelle à l'aune de la controverse climatique. *Cycnos*, 2016, Les guerres culturelles aux Etats-Unis, 32 (2), pp.133-146. hal-03162328

HAL Id: hal-03162328

<https://hal.science/hal-03162328v1>

Submitted on 22 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guerre du climat ? Le concept de guerre culturelle à l'aune de la controverse climatique

Jean-Daniel Collomb

Université Jean Moulin (Lyon 3)

L'objet principal de cet article est d'évaluer, en étudiant le cas de la controverse climatique, la pertinence de la notion de guerre culturelle pour rendre compte de l'état de l'opinion américaine et des forces sociales qui cohabitent et s'affrontent en son sein. Sur le plan scientifique, la controverse climatique n'en est plus une depuis plusieurs années. Toutes les institutions scientifiques américaines crédibles souscrivent au consensus selon lequel : 1. le dérèglement climatique est en cours, 2. les activités humaines en sont majoritairement responsables, 3. les conséquences humaines, économiques et environnementales seront néfastes et considérables. Dans l'arène politique, cependant, la controverse revêt une telle intensité que plusieurs observateurs (Gerson ; Klein 2011 : 12 ; Callicott 2011 : 15 ; Hoffman) en sont venus à évoquer une nouvelle ligne de front dans les fameuses guerres culturelles analysées par James Davison Hunter il y a plus de vingt ans. Dans le présent article, l'expression « controverse climatique » ne désigne que l'affrontement politique et idéologique relatif au dérèglement climatique, et non les délibérations scientifiques consacrées à cette question.

L'intégration de la controverse climatique au champ des guerres culturelles américaines soulève deux objections majeures. La première d'entre elles portent sur l'opportunité d'appliquer ce concept à un débat autour de faits scientifiques, et non de valeurs et d'opinions. Dès lors que l'on admet que la controverse ne porte pas sur ce qui est moralement souhaitable ou répréhensible, mais plutôt sur ce qui est vrai ou faux, on peut s'interroger quant au bienfondé du recours à la notion de guerre culturelle pour traiter la question climatique. De prime abord, l'augmentation des températures à l'échelle planétaire n'appartient pas à la même catégorie que la question du mariage entre personnes de même sexe. La seconde objection est encore plus significative que la première car elle revient, avec le politologue Morris P. Fiorina, à remettre en question la pertinence même du concept de guerre culturelle. Certes, en

matière climatique, les échanges sont particulièrement vifs. Mais peut-on pour autant déduire de l'âpreté du débat qu'une forte polarisation de l'opinion américaine se manifeste sur cette question ? N'y-a-t-il pas une fois encore une disjonction flagrante entre ce que Fiorina nomme la classe politique et l'opinion publique dans son ensemble ? *In fine*, l'objet de cet article est donc d'interroger la pertinence de la notion de guerre culturelle à l'aune de la controverse climatique.

La controverse climatique en tant que guerre culturelle

James Davison Hunter, dans son ouvrage de 1991, brosse le portrait d'une société américaine de plus en plus fortement polarisée entre conservateurs et progressistes. Selon sa description, deux peuples partagent la même société sans, du point de vue des valeurs, vivre sur la même planète. D'où la multiplication de conflits inextricables sur des questions comme l'avortement. Tout d'abord, ces affrontements culturels opposent toujours deux systèmes de valeurs irréconciliables qui s'appuient sur une interprétation de l'identité nationale américaine rejetant le camp adversaire hors de l'espace légitime de l'américanité. Les guerres culturelles sont ensuite marquées par leur style souvent empreint d'une très grande virulence. L'école et l'instruction publique occupent souvent une place centrale car il s'agit de déterminer laquelle des deux factions façonnera l'univers mental des nouvelles générations. Enfin, le refus du compromis, pourtant si nécessaire dans le système constitutionnel américain, est la conséquence logique des caractéristiques énumérées plus haut, chaque concession étant vécue comme une reddition inacceptable. Tous ces éléments sont présents dans la controverse climatique.

Cette controverse permet en effet l'affirmation de deux systèmes de valeurs irréconciliables car procédant de deux visions de l'identité nationale américaine profondément antagonistes. Plus précisément, elle s'inscrit dans le cadre présenté par Arthur C. Brooks, le président de l'American Enterprise Institute, dans un essai sobrement intitulé *The Battle* :

America faces a new culture war.

This is not the culture war of the 1990s. This is not a fight over guns, abortions, religion, and gays. Nor is it about Republicans versus Democrats. Rather, it is a struggle between two competing visions of America's future. In one, America will continue to be a unique and exceptional nation organized around the principles of free enterprise. In the other, America

will move toward European-style statism grounded in expanding bureaucracies, increasing income distribution, and government-controlled corporations. These competing visions are not reconcilable: we must choose. (Brooks : 1)

Selon Brooks, il n'est pas vraiment question d'économie mais bien plutôt de deux visions irréconciliables de l'identité américaine.

La référence implicite aux négationnistes de l'extermination des Juifs et des Tsiganes contenue dans le terme *denier* utilisé pour désigner les climato-sceptiques en anglais témoigne de l'intensité de la controverse. Dans le magazine *Rolling Stone*, l'ancien vice-président Al Gore qualifie les climato-sceptiques de « marchands de poison » et d'« idéologues extrémistes » (Gore 2011). Selon la journaliste et militante Naomi Klein, le climato-scepticisme est une des manifestations de l'*ethos* conservateur, qu'elle décrit comme « une vision du monde létale » (Klein 2014 : 37) prônée par des individus monstrueux, cupides, racistes et irresponsables (Klein 2014 : 53). Le *reductio ad hitlerum* fait aussi partie de l'arsenal rhétorique des climato-sceptiques. James Delingpole, un militant climato-sceptique britannique reconnu auprès de ses pairs américains, associe le mouvement environnementaliste à l'idéologie nazie, lui reprochant notamment un désintérêt pour le sort de l'espèce humaine : « The anti-capitalism, the hatred of economic growth, the curtailment of personal liberty, the disdain for the human race, the yearning for a One-World Government of rule by experts – these are as integral to watermelons as *Lebensraum* and extermination camps were to Nazism » (Delingpole : 185). Par ailleurs, les violences verbales et les accusations diffamatoires à l'encontre de climatologues défendant la thèse du GIEC sont bien documentées (Interview 2010 : 1-7). À en croire Spencer Weart, aucune controverse autour de savoirs scientifiques n'a atteint un tel degré d'animosité et d'agressivité dans l'histoire des États-Unis, à l'exception notable de l'évolutionnisme darwinien (Weart : 48).

À l'image des autres guerres culturelles, la controverse climatique semble ne laisser aucune place au compromis tant les enjeux sont élevés aux yeux des deux factions. Le philosophe J. Baird Callicott a récemment souligné la nécessité de l'avènement d'une éthique de la Terre (*earth ethic*) afin de lutter contre le dérèglement climatique. Selon lui, ses contemporains doivent comprendre que, faute d'un changement culturel profond, ce qu'il nomme la « civilisation humaine mondiale » ne survivra pas aux répercussions du dérèglement climatique (Callicott : 2013). Dans un essai d'anticipation publié en 2014, Naomi Oreskes et Erik M.

Conway ébauchent un scénario en partie similaire à celui de Callicott. Le narrateur est un historien chinois fictif de la fin du XXI^{ème} siècle qui retrace et analyse les événements ayant conduit à l'effondrement de la civilisation occidentale, et qui en attribue la responsabilité au positivisme et au néolibéralisme. Il paraît donc difficile, et même contre-productif, de consentir à des compromis avec des adversaires prêts à accepter de tels scénarios.

Du point de vue des climato-sceptiques, le danger concerne la survie du capitalisme et de la société de consommation. Selon le lobbyiste Steve Milloy, la lutte contre le réchauffement climatique n'est qu'un prétexte pour détruire l'*American way of life* et anéantir la liberté individuelle : « Make no mistake: living green is really about someone else micro-regulating you – downsizing your dreams and plugging each one of us into a brand new social order for which we never bargained » (Milloy : 3). Milloy ajoute que le dérèglement climatique est une occasion rêvée de mettre en application ce programme étatique parce qu'il justifie une extension considérable des prérogatives de l'État, qui pourrait aboutir à terme à l'instauration d'une gouvernance mondiale (Milloy : 189). La thèse d'un complot socialo-environnementaliste est reprise à l'envi dans les talk shows conservateurs de Glenn Beck, Sean Hannity et Rush Limbaugh, et, de manière moins outrancière et plus implicite, dans les éditoriaux de figures plus établies du mouvement conservateur américain (Krauthammer ; Will).

Enfin, la controverse climatique affecte l'instruction publique, et notamment les manuels scolaires mis à la disposition des élèves américains. En avril 2012, les membres de la législature d'État du Tennessee ont par exemple voté une loi qui autorise les professeurs enseignant dans les écoles publiques de cet État à remettre en question le consensus scientifique sur le dérèglement climatique sans craindre d'être inquiétés par la direction de leur établissement (Clynes : 42). Le vote de cette loi intervient dans un État qui fut, dans les années 1920, le théâtre du célèbre procès du singe au cours duquel le professeur John Scopes avait été poursuivi pour avoir enfreint la loi interdisant l'enseignement de l'Évolutionnisme dans les écoles du Tennessee. Or, les tenants du dessein intelligent (*intelligent design*) militent aujourd'hui de manière très active pour obtenir que cette théorie soit enseignée au même titre que l'Évolutionnisme de Darwin dans les écoles américaines (*teach the controversy*). À l'échelle nationale, le Heartland Institute se fait fort de promouvoir l'enseignement de points de vue contraires au consensus scientifique autour du dérèglement climatique, afin de donner

l'impression que les positions du GIEC suscitent encore un vif débat scientifique.

Spécificité de la controverse climatique

La controverse climatique se distingue d'autres guerres culturelles telles que l'euthanasie, en ce qu'elle porte, au moins en apparence, sur des faits scientifiquement établis et documentés, et non sur des valeurs et des opinions. Dans son ouvrage fondateur de 1991, James Davison Hunter identifie la manière de percevoir et de pratiquer la religion comme la matrice des guerres culturelles, ce qui le conduit à opposer orthodoxes et progressistes (Hunter : 43). On peut donc se demander s'il est justifié de classer la controverse climatique dans la catégorie des guerres culturelles, et non simplement dans celle des affrontements entre vérité et mensonge. Une analyse approfondie de la controverse climatique, c'est-à-dire de la dimension politique et culturelle de cette question, révèle en réalité sa très grande similarité avec les guerres culturelles canoniques comme celle qui se joue autour de l'avortement. Car, si le débat scientifique éclaire des faits vérifiables, il n'en va pas de même du débat politique.

Dans son étude de la controverse climatique, Dan M. Kahan est parti du constat paradoxal selon lequel une question portant sur des faits peut aboutir à une polarisation aussi forte que celle généralement produite par les questions de société (Kahan 2013 : 407). Selon Kahan, il existe deux manières d'aborder les sujets scientifiques, l'une privilégiant l'acquisition des savoirs et l'autre consistant à préserver l'identité culturelle des personnes concernées. Le choix du processus cognitif détermine la manière dont le discours scientifique est reçu par l'opinion. Dans le cas de la controverse climatique aux États-Unis, la science n'est pas séparée des controverses politiques et culturelles qui occupent la société américaine. De sorte que la controverse climatique devient une occasion pour les parties prenantes de se positionner idéologiquement et n'a plus qu'un rapport très lointain avec les faits scientifiques (Kahan 2015 : 2). Kahan ajoute : « [...] people's answers to whether one 'believes in' human-caused global warming *doesn't measure what they know*; it *expresses who they are* » (Kahan 2015 : 18). Lorsqu'une personne appartient à un groupe culturellement défini, elle est susceptible de rejeter des faits qui vont à l'encontre des principes qui rassemblent les membres du groupe.

Les recherches de Dan Kahan révèlent en outre que plus les sondés ont des connaissances scientifiques, plus ils sont intellectuellement

équipés pour aborder rationnellement une question comme le dérèglement climatique, plus il est probable qu'ils formuleront des réponses en conformité avec leur identité idéologico-culturelle. Selon Kahan, ce paradoxe tient au fait que ces sondés sont ceux, de par leurs connaissances, qui sont le mieux à même de trouver des ruses rationnelles pour protéger leur identité au mépris des faits scientifiques (Kahan 2015 : 12). Dans le cas du dérèglement climatique, ils peuvent s'appuyer sur les très nombreuses publications des think tanks climato-sceptiques.

La controverse climatique aux États-Unis est, pour les partisans inconditionnels du laisser-faire économique, une question de survie idéologique, comme en témoigne la centralité de la notion de « liberté économique » dans la pensée du mouvement conservateur nord-américain depuis les années 1980. Le rejet quasi-systématique de l'intervention de l'État en tant que fin en soi de l'engagement politique est aujourd'hui devenu le point de rencontre des conservateurs et des libertariens, à l'exception notable de la politique étrangère et du budget de la défense. Dans *The Battle*, Arthur C. Brooks insiste plusieurs fois sur le fait que la querelle autour du rôle de l'État relève de la culture, bien plus que de l'économie, ce qui le conduit à évoquer « la supériorité morale du système de libre entreprise par rapport aux forces de l'étatisme et de la redistribution » (Brooks : 99). L'ancien membre républicain de la Chambre des représentants, Dick Armey, a affirmé quant à lui que ses concitoyens étaient génétiquement hostiles à l'interventionnisme étatique (Armey : 5). Or, les travaux du GIEC impliquent une régulation considérable des marchés et la mise sous tutelle partielle des intérêts privés. L'édifice idéologique conservateur et libertarien s'en trouve naturellement fragilisé. Le climato-scepticisme nord-américain ne procède pas uniquement d'une défense cynique d'intérêts économiques bien compris ; il est aussi l'expression d'une idéologie (Collomb).

Le climato-scepticisme américain tire une grande partie de sa vigueur de la volonté de ne jamais rien céder à un adversaire à la fois méprisé et jugé dangereux. Les innombrables publications que les think tanks conservateurs et libertariens consacrent à la question climatique illustrent parfaitement la thèse de Dan Kahan car elles fournissent des arguments et des références (Cato : 475-485 ; Heritage : 93-99) aux élus et aux militants pour nier l'évidence scientifique tout en leur permettant de se prévaloir d'une démarche en apparence scientifique.

Le débat scientifique constitue ainsi le prétexte à la controverse climatique mais celle-ci ne porte pas véritablement sur des faits

scientifiques. Au contraire, elle s'en détache pour permettre aux parties prenantes d'affirmer leur identité idéologico-culturelle. Les avocats du consensus scientifique n'échappent pas non plus à cette règle. S'ils se placent du côté de la vérité scientifique en matière de climat, la controverse climatique ne leur donne pas seulement l'occasion de dire la vérité ; elle leur donne aussi la possibilité d'affirmer leur identité idéologico-culturelle en incarnant le parti de la raison et du progrès face aux obscurantistes et aux idéologues du marché libre. Naomi Klein inscrit par exemple son ouvrage de 2014 dans le cadre plus large de sa lutte contre le néolibéralisme et pour une vision altermondialiste (Klein : 18). De même, dans un ouvrage intitulé *The Assault on Reason*, Al Gore brosse un tableau manichéen du monde politique américain au sein duquel s'affrontent le camp de la raison et celui de l'obscurantisme. Indéniablement, les positions de Naomi Klein et d'Al Gore ne sont pas équivalentes à celles des climato-sceptiques puisqu'elles s'appuient sur des faits scientifiques établis, mais il n'en demeure pas moins qu'ils nous disent à la fois ce qui est en train de se passer et qui ils sont.

L'opinion publique n'est pas la classe politique

La teneur du débat politique autour du dérèglement climatique semble confirmer la thèse d'une polarisation grandissante de l'opinion américaine, qui est le socle des guerres culturelles (Abramowitz et Saunders : 542-555 ; Brownstein). Pourtant, si l'idée d'une fracture idéologique profonde au sein du peuple américain est devenue un cliché journalistique aux États-Unis, elle est loin d'être corroborée par un consensus des chercheurs en sciences sociales. Irene Taviss Thomson décrit par exemple un peuple américain plus centriste que polarisé : « American public opinion is considerably more ambivalent and internally inconsistent than the image of a culture war implies. Most Americans are moderate or centrist in both their political and religious beliefs » (Thomson : 1). James A. Stimson affirme quant à lui que le peuple américain est bien plus modéré dans ses opinions que les partis politiques qui le représentent (Stimson : 40). Le sociologue Robert Putnam semble suggérer que l'apathie est un sentiment plus présent au sein de l'opinion que l'intransigeance idéologique lorsqu'il souligne le déclin de l'intérêt pour la politique et de l'engagement politique depuis les années 1970 (Putnam : 41).

Le politologue Morris P. Fiorina est sans doute celui qui a le plus systématiquement remis en question la thèse des guerres culturelles. Selon lui, le concept de guerre culturelle n'est pas pertinent car il

présuppose que c'est la société civile toute entière qui se polarise alors que les dites guerres culturelles ne se jouent qu'au sein d'une fraction très modeste du peuple américain. Fiorina oppose l'opinion dans son ensemble à la classe politique, qu'il définit ainsi : « [...] the collection of officeholders, party and issue activists, interest group leaders, and political infotainers who constitute the public face of politics in contemporary America » (Fiorina 2011 : 16). Selon Fiorina, l'immense majorité des Américains ne partagent pas les prises de position de la classe politique qui, parce qu'elle est surreprésentée dans le débat politico-médiatique, offre un miroir déformant de la société américaine : « In general, normal Americans are busy earning their livings and raising their families. They are not well-informed about politics and public affairs, do not care a great deal about politics, do not hold many of their views strongly, and are not ideological » (Fiorina 2011 : 19). Le phénomène de polarisation que les guerres culturelles illustrent existe bel et bien mais il concerne majoritairement ceux, peu nombreux en comparaison de la population globale, qui se préoccupent de politique quotidiennement.¹

La controverse climatique semble partiellement corroborer le point de vue de Morris P. Fiorina. Si l'affrontement idéologique décrit plus haut a bel et bien lieu et s'il façonne la politique des États-Unis en matière de climat, il n'en demeure pas moins que les nombreuses enquêtes d'opinion sur ce sujet révèlent un paysage beaucoup plus complexe et beaucoup moins contrasté que celui sous-entendu par la notion de guerre culturelle. Indéniablement, les études d'opinion menées par l'agence Gallup font apparaître un immense écart entre les Républicains conservateurs et leurs homologues démocrates « libéraux »² : 40% des premiers affirment que le dérèglement climatique n'advient pas, contre seulement 3% des seconds. De même, 81% des

¹ L'illusion d'optique tient, selon Fiorina, à quatre facteurs : 1. Les résultats serrés d'élections sont souvent interprétés, à tort, comme le signe d'une forte polarisation ; 2. La différence très marquée entre militants et non militants n'est pas prise en compte ; 3. Les médias favorisent la mise en avant de débats tranchés et virulents (*infotainment*) ; 4. Le positionnement électoral déclaré par les sondés est souvent interprété, à tort, comme la preuve que ces sondés adhèrent sans réserves et totalement aux idées du parti qui a leur préférence.

² Ce terme est utilisé ici dans le sens américain contemporain. Il sert à désigner les personnes se définissant politiquement comme faisant parti de l'aile gauche du parti démocrate.

Démocrates libéraux attribuent la responsabilité du dérèglement aux activités humaines alors que seulement 27% des Républicains conservateurs en font autant. L'écart est donc immense mais ces études révèlent aussi des fractures considérables au sein du camp républicain puisque seulement 16% des Républicains modérés nient la réalité du dérèglement et environ la moitié d'entre eux en attribuent la cause aux activités humaines. De même, si le climato-scepticisme est faible et minoritaire à gauche, environ un tiers des Démocrates modérés et presque 40% des indépendants assurent que les activités humaines ne jouent aucun rôle dans le dérèglement.³

D'autre part, les études d'opinion démontrent depuis des années que la lutte contre le dérèglement climatique ne figure pas parmi les priorités de la majorité de la population américaine. D'après le Pew Research Center, le dérèglement climatique constituait une priorité pour 38% des sondés en 2015. Ce chiffre place le dérèglement climatique au 22^{ème} rang des 23 propositions formulées par le sondeur, très loin derrière le terrorisme, l'emploi et la santé économique du pays.⁴ Là encore, la polarisation idéologique est perceptible car seulement 15% des Républicains font de la lutte contre le dérèglement climatique une priorité, contre 54% des Démocrates. Il convient malgré tout de remarquer que presque la moitié des Démocrates et 61% des indépendants n'y voient pas une priorité.⁵

Il existe bien une polarisation idéologique autour du dérèglement climatique mais il faut en relativiser la portée parce que l'on note aussi des différences notables au sein des trois grands groupes politiques

³ Gallup, « Conservative Republicans Alone on Global Warming's Timing », 22 avril 2015, consulté en janvier 2016. URL : http://www.gallup.com/poll/182807/conservative-republicans-alone-global-warming-timing.aspx?g_source=CATEGORY_CLIMATE_CHANGE&g_medium=topic&g_campaign=tiles

⁴ Pew Research Center, « Public's Policy Priorities for 2015 », 15 janvier 2015, consulté en janvier 2016. URL : http://www.people-press.org/2015/01/15/publics-policy-priorities-reflect-changing-conditions-at-home-and-abroad/1-15-2015-priorities_01/

⁵ Pew Research Center, « Wide Partisan Differences Over the Environment, Dealing With Problems of Poor, Strengthening Military », 15 janvier 2015, consulté en janvier en 2016. URL : http://www.people-press.org/2015/01/15/publics-policy-priorities-reflect-changing-conditions-at-home-and-abroad/1-15-2015-priorities_04/

américains (Démocrates, Républicains, indépendants) et parce que la majorité des Américains se préoccupent peu de cette question. Or, la notion de guerre culturelle sous-entend la séparation claire entre deux camps antagonistes au sein de la société civile, et pas seulement à l'intérieur de la classe politique. Il est pourtant difficile de parler de guerre culturelle à propos d'un sujet qui préoccupe peu la majorité de la population et qu'elle semble peu connaître. Sandra T. Marquart-Pyatt *et al.*, après avoir livré une étude approfondie de l'état de l'opinion sur la question du climat, continuent de voir dans la controverse climatique le signe d'une société divisée en deux camps idéologiquement irréconciliables. Certes, les auteurs de cette étude montrent que le climato-scepticisme a plus d'influence aux États-Unis que dans les autres pays développés (Marquart-Pyatt : 38-39). Mais, après avoir noté que les Américains ne semblaient avoir ni le temps ni l'envie de s'intéresser aux enjeux du dérèglement climatique et d'en comprendre les origines, ils concluent leur article par l'évocation d'« une polarisation des points de vue » (Marquart-Pyatt : 40). Le fait de répondre à une enquête d'opinion ne signifie pas que la personne sondée s'intéresse vivement au sujet abordé. D'ailleurs, Jacques *et al.* ont démontré de manière convaincante que le climato-scepticisme américain était avant tout un mouvement lancé et entretenu par des élites politiques et économiques par le biais de think tanks (Jacques : 349-385).

On peut donc envisager, avec Morris P. Fiorina, que la proposition selon laquelle la controverse climatique est un nouveau front dans les guerres culturelles américaines revient à tendre le miroir déformant de la classe politique vers la société américaine dans son ensemble. En matière climatique, il apparaît que l'opinion publique est davantage portée vers un sentiment d'apathie ou d'indifférence que vers une affirmation de points de vue idéologiques tranchés. Cet état de l'opinion découle pour partie de la très grande complexité de ce problème. Il existe un très grand écart entre le comportement quotidien des individus et les conséquences environnementales de leur comportement. Ce décalage aboutit à une déresponsabilisation largement répandue dans l'opinion (Dickson : 140-143). Au fond, le rythme du dérèglement climatique est tellement lent et son processus tellement complexe qu'ils prédisposent l'opinion à l'apathie et à l'indifférence plutôt qu'à la polarisation idéologique.

Dans *A Perfect Moral Storm*, le philosophe Stephen M. Gardiner évoque les spécificités éthiques de la question du climat. Son ouvrage tente de démontrer que toutes les conditions sont réunies pour aboutir à un naufrage éthique. Selon Gardiner, la difficulté tient à trois raisons

principales : la dispersion des causes et des effets (les causes sont passées ou présentes, les effets sont à venir ; les générations concernées ne vivent pas au même moment), la multiplicité des sources (qui appelle des solutions multiples, donc plus difficiles encore à mettre en œuvre) et l'inadéquation des institutions (la planète n'est pas dotée des institutions planétaires qui auraient une chance véritable de résoudre le problème) (Gardiner : 24-28). Le caractère inextricable de cette crise incite l'espèce humaine, et particulièrement les habitants des pays développés, à se rendre coupable de « corruption morale » en feignant de ne pas avoir pleinement conscience du problème. Nombreux sont les observateurs de la société américaine qui pensent que la majorité du peuple américain n'est pas prête à accepter les changements majeurs qu'une politique climatique efficace nécessiterait (Antonio : 199-200).

Conclusion

Il ne fait aucun doute que la controverse climatique a un fort contenu idéologique et qu'elle conduit à des affrontements qui ont tous les attributs de guerres culturelles. Cependant, l'apport précieux de Morris Fiorina permet de nuancer ce tableau fortement contrasté : la notion de guerre culturelle n'est pertinente que si elle est appliquée aux acteurs qui participent réellement à cette confrontation idéologique. Le fait que la controverse climatique donne lieu à une guerre culturelle au sein de la classe politique n'a évidemment rien d'anodin. En effet, cette polarisation explique en partie la paralysie tragique du Congrès américain en matière de climat, et a toutes les chances de se perpétuer puisque beaucoup d'élus républicains continuent d'afficher leurs positions climato-sceptiques. Enfin, il convient de noter que la polarisation idéologique de la classe politique n'est qu'un des trois facteurs qui soutiennent le climato-scepticisme nord-américain. Outre la guerre culturelle autour du climat, il convient de signaler l'activisme considérable déployé par de puissants intérêts économiques, notamment dans le domaine des énergies fossiles, pour protéger des positions très lucratives, ainsi que l'indifférence ou l'impuissance de l'opinion face à un problème d'apparence insoluble (Oreskes : 169-215 ; Hoggan).

Bibliographie

- ABRAMOWITZ, Alan I., et Kyle L. SAUNDERS. « Is Polarization a Myth ? ». *The Journal of Politics* 70.2 (Avril 2008) : 542-555.
- ANTONIO, Robert J., et Robert J. BRULLE. « The Unbearable Lightness of Politics : Climate Change Denial and Political Polarization ». *The Sociological Quarterly* 52.2 (2011) : 195-202.
- ARMEY, Dick, et Matt KIBBE. *Give Us Liberty : A Tea Party Manifesto*. New York : Harper Collins, 2010.
- BROOKS, Arthur C. *The Battle : How the Fight between Free Enterprise and Big Government Will Shape America's Future* (2010). New York : Basic Books, 2011.
- BROWNSTEIN, Ronald. *The Second Civil War : How Extreme Partisanship Has Paralyzed Washington and Divided America*. New York : Penguin, 2007.
- CALLICOTT, J. Baird. « The Temporal and Spatial Scales of Global Climate Change and the Limits of Individualistic and Rationalistic Ethics ». *Philosophy and the Environment : Royal Institute of Philosophy Supplement* 69 (2011) : 101-16.
- . *Thinking Like a Planet : The Land Ethic and the Earth Ethic*. New York : Oxford University Press, 2013.
- CATO INSTITUTE. *Cato Handbook for Policymakers*. Ed. David Boaz. Washington DC : Cato Institute, 2009.
- CLYNES, Tom. « The Battle ». *Popular Science*, 12 juillet 2012 : 37-43.
- COLLOMB, Jean-Daniel. « The Ideology of Climate Change Denial in the United States ». *European Journal of American Studies* 9.1 (2014). Consulté en janvier 2015. URL : <http://ejas.revues.org/10305>
- DICKSON, Barnabas. « The Ethicist Conception of Environmental Problems ». *Environmental Values* 9.2 (Mai 2000) : 127-152.
- DELINGPOLE, James. *Watermelons : How Environmentalists are Killing the Planet, Destroying the Economy and Stealing our Children's Future* (2011). London : Biteback Publishing, 2012.
- FIORINA, Morris P. *Culture War ? The Myth of a Polarized America* (2005). Boston : Longman, 2011.
- GARDINER, Stephen M. *A Perfect Moral Storm : The Ethical Tragedy of Climate Change*. New York : Oxford University Press, 2011.
- GERSON, Michael. « Climate Change and the Culture War ». *The Washington Post*, 17 janvier 2012. Consulté en janvier 2015.

URL : http://www.washingtonpost.com/opinions/climate-and-the-culture-war/2012/01/16/gIQA6qH63P_story.html

GORE, Al. « Climate of Denial ». *Rolling Stone*, 22 juin 2011. Consulté en janvier 2015. URL : <http://www.rollingstone.com/politics/news/climate-of-denial-20110622>

HERITAGE FOUNDATION. *8 Principles of the American Conservation Ethic*. Washington D.C. : The Heritage Foundation, 2013.

HOFFMAN, Andrew J. « Climate Science as Culture War ». *Stanford Social Innovation Review*, Fall 2012. Consulté en janvier 2015. URL :

http://ssir.org/articles/entry/climate_science_as_culture_war

HOGGAN, James. *Climate Cover-Up : The Crusade to Deny Global Warming*. Vancouver : Greystone Books, 2009.

HUNTER, James Davison. *Culture Wars : The Struggle to Define America*. New York : Basic Books, 1991.

INTERVIEW. « Michael Mann : A Scientist in the Cross-Hairs of Climate-Change Denial ». *Bulletin of the Atomic Scientists* 66.6 (2010) : 1-7.

IPCC, 2013 : Summary for Policymakers. In: *Climate Change 2013 : The Physical Science Basis. Contribution of Working Group I to the Fifth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change* [Stocker, T.F., D. Qin, G.-K. Plattner, M. Tignor, S.K. Allen, J. Boschung, A. Nauels, Y. Xia, V. Bex and P.M. Midgley (eds.)]. Cambridge University Press, Cambridge, United Kingdom and New York, NY, USA.

JACQUES, Peter J., Riley E. DUNLAP, et Mark FREEMAN. « The Organization of Denial : Conservative Think Tanks and Environmental Scepticism ». *Environmental Politics* 17.3 (2008) : 349-385.

KAHAN, Dan M. « Ideology, Motivated Reasoning, and Cognitive Reflection ». *Judgment and Decision Making* 8.4 (2013) : 407-424.

———. « Climate-Science Communication and the Measurement Problem ». *Advances in Political Psychology* 36.S1 (2015) : 1-43.

KLEIN, Naomi. « Capitalism vs. The Climate ». *The Nation*, 28 novembre 2011 : 11-21.

———. *This Changes Everything : Capitalism versus the Climate*. London : Allen Lane, 2014.

- KRAUTHAMMER, Charles. « Carbon Chastity ». *The Washington Post*, 30 mai 2008. Consulté en janvier 2015. URL : http://articles.washingtonpost.com/2008-05-30/opinions/36813249_1_socialism-carbon-chastity-co2into
- MARQUART-PYATT, Sandra T., Rachael L. SHWOM, Thomas DIETZ, Riley E. DUNLAP, Stan E. KAPLOWITZ, Aaron M. McCRIGHT, et Sammy ZAHRAN. « Understanding Public Opinion on Climate Change : A Call for Research ». *Environment* 53.4 (2011) : 38-42.
- MILLOY, Steve. *Green Hell : How Environmentalists Plan to Control Your Life and What You Can Do to Stop Them*. Washington, D.C. : Regnery Publishing Inc., 2009.
- ORESQUES, Naomi, et Erik M. CONWAY. *Merchants of Doubt : How a Handful of Scientists Obscured the Truth on Issues from Tobacco Smoke to Global Warming* (2010). London : Bloomsbury, 2012.
- PUTNAM, Robert D. *Bowling Alone : The Collapse and Revival of American Community*. New York : Simon & Schuster, 2000.
- STIMSON, James A. *Tides of Consent : How Public Opinion Shapes American Politics*. Cambridge : Cambridge UP, 2004.
- THOMSON, Irene Taviss. *Culture Wars and Enduring American Dilemmas* (2010). Ann Arbor : The University of Michigan Press, 2012.
- WEART, Spencer. « Global Warming : How Skepticism Became Denial ». *Bulletin of the Atomic Scientists* 67.1 (2011) : 41-50.
- WILL, George F. « Global Warming Advocates Ignore the Boulders ». *The Washington Post*, 21 février 2010. Consulté en janvier 2015. URL : <http://newstrust.net/stories/853779/toolbar>

